

UNE HAINE DE VILLAGE

XIV
(suite.)

Pourquoi que ton cœur soit si savant, dit-il, il faut qu'il en sime un autre ?

Adrienne rougit. Elle fut sur le point d'avouer son amour pour Jacques Hervey ; mais elle se souvint de la haine que Jean Malicorne professait pour le médecin elle conserva son secret.

Mon cher tuteur, lui dit-elle, faites moi le plaisir de ne plus me parler de ce mariage ; il ferait mon malheur et celui de M. Prosper. Votre fils est riche, le premier dans ce village ; tous les pères de famille doivent le tenir en grande estime ; il trouvera facilement une femme plus riche et plus belle que moi.

Adrienne n'avait pas répondu à l'objection de Jean Malicorne, et celui-ci ne manqua pas de noter ce point important dans sa mémoire ; cependant il ne voulut pas pousser à bout Adrienne, espérant encore obtenir, par la douceur et l'intérêt, le consentement qu'elle se refusait à donner.

Mais ce n'est pas seulement de Prosper qu'il s'agit, malheureuse enfant, dit Jean Malicorne, c'est de toi, que nous aimons comme notre fille, c'est ton avenir surtout qui nous préoccupe. Le travail et l'âge m'ont fait vieux ; je puis mourir demain, dans huit jours, et, te sachant sans famille, sans amis, sans protecteurs, j'emporterai dans la tombe l'immense chagrin de te laisser seule au monde.

Il est un refuge pour les filles dans ma condition, c'est le cloître, et je m'empresserais d'aller frapper à la porte des saintes femmes qui m'ont élevée.

Dis tout de suite que tu veux nous quitter, ingrate !

Non, répondit Adrienne, ton ohée de l'assent avec lequel Malicorne avait prononcé ces paroles, mais, plutôt que de subir la violence, je préférerais rentrer à l'instant même au couvent.

Oh ! la ! la ! mignonne, personne ne te fera violence, moi vivant ; mais je t'en conjure, laisse là le couvent, et n'en parlons plus. Réfléchis encore : le cœur trompe souvent ; seule, la raison peut donner un sage conseil. Ecoute ça et agis selon ce qu'elle te dira. Songe qu'un épousant Prosper tu auras un jour un million ; c'est une belle réalité, fillette ! Avec ça, on peut se payer des atours et des colifichets, être toujours belle et enviée ; la première au village, une vraie reine, quoi !

Je ne suis pas ambitieuse, mon cher tuteur. Tristesse et misère m'effrayant moins que l'abandon de ma personne à un homme que je n'aime point.

Ne hâtons rien, s'empressa de dire Malicorne, et surtout ne songe plus au couvent.

Il l'embrassa au front et la laissa seule.

Il y a quelque chose, se dit-il ; elle aime quelqu'un, c'est sûr, mais qui ?

La question était difficile à résoudre, pour lui, du moins. Il passa en revue, dans sa mémoire, tous les jeunes gens de châteaun Bernard, et il n'en trouva aucun capable d'inspirer une passion à Adrienne. D'ailleurs, s'il en existait un, comment eût-il pu voir la jeune fille et lui parler, puisque celle-ci n'avait jamais mis les pieds dans le village et n'était jamais sortie seule ? Bien entendu que sa pensée ne s'arrêta pas un instant sur le docteur Hervey.

Allons ! pensa-t-il, je suis fou ! ma supposition est invraisemblable ! Cependant il n'était pas parfaitement convaincu. Il sortit de sa maison et vint sur le port.

Il se plaça le plus près possible de la rivière, et chercha à apercevoir la fenêtre de la chambre d'Adrienne. Cette fenêtre était invisible ; les grands murs en cachèrent la vue. Il traversa la rivière et vint sur la rive gauche ; la fenêtre était toujours masquée par la muraille. Il monta plus haut, dans les vignes jusqu'au coteau où, pour la première fois, Jacques Hervey, guidé par Morisset, avait vu Adrienne. En reconnaissant que du coteau on dominait tout le bourg, il eut des soupçons. C'est bien loin, se dit-il, mais qui sait ? On a vu des choses plus étranges !

En revenant chez lui, il réfléchissait ; il se souvint que plusieurs fois durant les vendanges, Adrienne était restée à la maison sous la garde de la femme de service.

Aurais-je été trahi par le Bonnard ? se demanda Jean Malicorne. Mais comment le savoir ?

Il fit appeler la servante, et employa la ruse.

La Bonnard, lui dit-il, je te paie non seulement pour me servir, mais encore pour que tu me dises qu'elles gens viennent me demander lorsque Jaliene et moi ne sommes pas à la maison.

Je n'y ai jamais manqué, monsieur Malicorne.

Oui da ! Eh bien, pourrais-tu me dire comment il se fait qu'on soit venu, pendant les vendanges, me demander, et que tu n'en aies jamais soufflé mot ?

Je vous assure, monsieur Malicorne, qu'il n'est venu personne pendant les vendanges.

Comment ? On me l'a écrit !

Je vous assure, monsieur, que je vous dis la vérité.

La Bonnard n'avait point baissé les yeux sous le regard inquisiteur de Malicorne ; elle n'avait pas rougi, elle ne s'était pas troublée. La piste était mauvaise ; Jean Malicorne le reconnut aussitôt.

Tu es certaine de n'avoir reçu personne pendant mon absence ?

Certaine, monsieur, comme il n'y a qu'un Dieu.

Alors, c'est mon client qui a fait erreur de date. N'oublie pas, la Bonnard, que, si tu m'a trompé ou si ta mémoire est mauvaise, je te flanque à la porte.

Je le veux bien, répondit avec assurance la femme de service, car je suis certaine de ce que je dis.

Il n'y a rien de ce côté ! pensa Malicorne ; reste la vue du coteau : il faut la supprimer.

Le lendemain, Jean Malicorne entra chez lui en boitant ; il prétendit s'être donné une entorse en descendant de bateau.

Je vais être obligé de garder la chambre, dit-il ; quel ennui pour moi !

Je vous tiendrai compagnie, mon cher tuteur, dit Adrienne.

Mais cela dérangera tes habitudes.

Je serai heureuse de ce petit sacrifice.

Eh bien, j'accepte. Tu me diras quelque belle histoire.

Après le déjeuner, Adrienne s'installa dans la chambre de Malicorne.

Si ton piano était dans la grande salle du rez de chaussée, dit l'usurier, tu pourrais en jouer, et cela me distrairait mieux encore que la lecture.

Il faut le faire descendre.

Je songe à une chose qui me serait bien agréable. Si tu voulais habiter cette salle, qui donne de plein pied sur le jardin et qui est plus grande que la chambre de là-haut, tu n'au-

rais pas à te déranger pour me tenir compagnie, et moi, j'aurais toujours à tes côtés en cas de besoin.

Heureuse de satisfaire au caprice de son tuteur, Adrienne consentit sans aucune hésitation à cette proposition. Le jour même, le déménagement fut opéré. Il va sans dire que grâce à certaine médication de son fils, Jean Malicorne fut complètement guéri au bout de trois jours, et qu'Adrienne continua d'habiter le rez de chaussée. Le paysan avait atteint son but ; la jeune fille ne pouvait plus communiquer, même par signes, avec quelqu'un du dehors. Elle n'en parut nullement affectée, ce qui étonna beaucoup l'usurier. Jean Malicorne était complètement déroté.

Un homme comme moi être joué par une gamine de dix-huit ans, se dit-il, c'est impossible, j'en aurai raison !

Rt il s'appliqua à une surveillance de jour et de nuit, de toutes les heures et de tous les instants ; il ne vit rien, il ne découvrit rien !

Quinze jours se passèrent de cette façon. Cependant, malgré l'active surveillance de Jean Malicorne et de sa femme, Jacques Hervey et Adrienne trouvaient le moyen de se parler et de s'écrire. Le hasard, cette providence des amoureux, était venu à leurs secours. On se souvient que, derrière la maison du paysan, se trouvait un grand jardin ayant une issue sur une ruelle déserte. Ce jardin, seul bat de promenade permis à Adrienne, parce qu'il était clos de toutes parts, recevait chaque jour les visites de la jeune fille ; elle venait y travailler, dessiner, faire de la tapisserie, arroser ses fleurs et y cueillir les bouquets qui ornaient sa chambre. A l'extrémité de cette promenade existait une allée de tilleuls, très touffus ; c'était là que se tenait habituellement Adrienne. Parfois, madame Malicorne venait l'y rejoindre et tricotait à ses côtés ; le plus souvent, c'était le mari qui accourait lui tenir compagnie et causer avec elle, lorsqu'il n'était pas en voyage, occupé dans les magasins ou sur la rivière. Un jour, Jacques Hervey ayant été appelé chez un malade, qui demeurait dans une maison voisine de celle de Malicorne, pas sa, pour se rendre dans cette maison, par la ruelle inhabitée qui longeait le logis de son ennemi. On sait quel silence règne généralement dans la campagne, et avec quelle facilité l'oreille perçoit tous les bruits, celui de la voix humaine surtout. Au moment où le médecin s'engageait dans la ruelle, le son de deux voix arriva jusqu'à lui. Deux personnes causaient de l'autre côté du mur de clôture. Il s'approcha donc et reconnut aussitôt la voix d'Adrienne ; son interlocuteur était un homme. Jacques Hervey, tout en percevant des sons, ne pouvait saisir le sens de la conversation. Tout à coup, une autre voix, plus éloignée et aussi plus vibrante, se fit entendre. Cette voix appelait Jean Malicorne.

Que veux-tu, la Bonnard ? demanda la voix masculine dont Jacques Hervey avait entendu les bourdonnements.

Où vous demandez à la maison, monsieur Malicorne, dit la femme de service.

J'y vas.

Jacques Hervey était à deux pas de la porte du jardin ; il jeta un regard aux deux extrémités de la ruelle : la route était déserte. Alors il mit un œil curieux à la serrure, et vit Jean Malicorne qui se dirigeait vers sa maison ; Adrienne était assise à l'ombre des tilleuls. Le médecin attendit que Malicorne

fût rentré chez lui ; puis d'un voix tremblante, il murmura : Adrienne !

Celle-ci, surprise de cet appel, leva la tête, regarda autour d'elle, et ne voyant personne, prêta une oreille attentive. Sur d'être entendu de la jeune fille, le médecin reprit :

C'est moi, Jacques Hervey, qui vous appelle ; approchez-vous de la porte du jardin.

Une subite rougeur monta au front d'Adrienne, et son cœur bondit de joie à ce nom bien-aimé. Nous l'avons dit, la jeune fille était ignorante du mal et suivait, en toutes choses, les instincts de son cœur. Elle s'approcha vivement de la porte.

Prenez garde, observa Jacques Hervey, on pourrait vous voir de chez Malicorne.

Adrienne se tint à distance, et, continuant son travail de tapisserie, elle dit :

Nul ne peut nous entendre, parlez.

Chère adorée, je ne connais de vous que votre nom charmant, votre beauté merveilleuse ; votre voix divine ; prenez-moi qui vous êtes, dites-moi quels liens vous retiennent chez mon ennemi, et laissez-vous plus pauvre que les petites bergères des champs, je vous le jure, vous serez ma femme. Je n'ai qu'un désir, qu'une ambition, c'est d'être avec vous, de vous voir, de vous entendre. Puisque je ne puis aller jusqu'à vous, venez à moi ; je vous conduirai dans la maison de la plus digne des femmes, et là vous serez à l'abri de toute persécution, même de celles que vous pourriez craindre de mon amour. Vous ne m'y reverrez que le jour où je vous conduirai à l'autel. Appuyez-vous sur mon bras, ayez confiance en la parole d'un homme qui n'a pas jamais menti ! Si Malicorne vous retient chez lui malgré votre volonté, dites-moi ; j'ai des amis riches et puissants qui se join-

POITRINE FAIBLE

Avez-vous jamais entendu tousser une de ces pauvres jeunes filles pâles et faibles, dont une toux opiniâtre semble leur broyer la poitrine ? Si oui, vous avez dû la plaindre et sceller son sort en disant : elle n'en a pas pour longtemps, elle est en consommation. Vous vous étonnez sans doute de voir cette pauvre fille continuer son travail, soit à la manufacture, au magasin ou au bureau ; cependant, elle doit travailler, car il lui faut bien souvent subvenir aux besoins de toute sa famille. N'est-ce pas que c'est pitoyable. Mais cette fille n'est pas consumptive ; elle souffre tout simplement de pauvreté de sang, et elle est exténuée, rendue à bout. Ce qui lui faut c'est du repos et un remède qui lui fasse du sang. Maintenant, pensez ce qu'il vous plaira, peut-être que vous ne nous croirez pas, mais nous sommes en mesure de vous prouver que pour ces filles, les Pilules Rouges du Dr. Coderre ont obtenu et obtiennent encore tous les jours des cures étonnantes. Il n'y a rien de surprenant dans cela, car c'est un remède spécialement pour les maladies des femmes. Si vous ne croyez pas à ce que nous disons, les jeunes filles dont nous publions aujourd'hui les témoignages, vous diront elles-mêmes la vérité, et elles seront heureuses de vous dire tout ce que les Pilules Rouges du Dr. Coderre ont fait pour elles.

Mlle Eugénie Paradis, Roberval, Lac St-Jean, P. Q. —
 « Dr. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre font revivre les morts. Pendant six mois mes règles ont été arrêtées. J'étais bien faible, mon teint était comme de la cire, je toussais et crachais beaucoup, tout le monde disait que j'étais consumptive et que je ne vivrais pas. J'écrivis aux médecins spécialistes et ils me demandèrent un traitement à suivre tout en prenant en même temps les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Maintenant je ne tousses plus, je suis forte et me porte à merveille. »

Mlle Dina Gervais, No. 30 rue Richardson, St-Roch, Québec.
 « Dr. Les souffrances de débilité générale, douleurs musculaires et faiblesse de poitrine, j'avais eues de toutes sortes de remèdes ainsi qu'on le trouve de fois de temps pour me guérir, mais je n'étais plus en plus faible. Les Pilules Rouges du Dr. Coderre seules ont mis fin à toutes mes souffrances. »

Nous ne pouvons trop recommander aux femmes et aux jeunes filles qui prennent les Pilules Rouges du Dr. Coderre, de consulter en même temps nos médecins spécialistes. Ecrivez leur une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons gratuitement à toutes les femmes, vous n'aurez qu'à répondre aux questions qui y sont posées et ensuite le retourner à nos médecins. Celles qui le préfèrent peuvent voir nos médecins à leurs salons de consultation, tous les jours de 9 hrs a.m. à 6 hrs p.m., les dimanches exceptés. Toutes consultations, par lettres ou personnelles sont gratuites et strictement confidentielles.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives, donc, toutes les femmes qui souffrent de constipation, devraient, en même temps qu'elles prennent les Pilules Rouges, faire usage des Tablettes Purgatives du Dr. Coderre. L'effet de ces deux remèdes est réellement merveilleux.

Le grand succès des Pilules Rouges du Dr. Coderre pour les Femmes Pâles et Faibles a fait placer sur le marché un grand nombre d'imitations de cet excellent remède. Nous vous mettons en garde contre toutes ces pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ne vous laissez pas tromper, et si vous doutez de ne pas avoir les véritables ou vous demeurez, envoyez-nous 50c en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour 6 boîtes. Les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre se vendent 25c la boîte.

Toute commande ou consultation par lettre devrait être adressée à :

Cie Chimique Franco-Américaine, Dep. Medical, Montreal
 Nos médecins spécialistes peuvent être consultés au No 274 rue St-Denis, Montreal, 66 rue St-Jean, Québec et au No 241 rue Tremont, Boston, Mass.



Christmas

At R. T. Holman's Stores
SUMMERSIDE,

The largest display of useful Christmas Gifts can now be seen and at low prices.

From Gold Watches to Infants Rattles !
 Complete Parlor Suit or the old folks easy chair !
 Gents Fur Coats ! Ladies Fur Sacques !
 If unable to see the variety personally
 Ask for prices by mail, Telephone or Telegraph

ROBT. T. HOLMAN

Dec 5th 1899.

fût rentré chez lui ; puis d'un voix tremblante, il murmura : Adrienne !

Celle-ci, surprise de cet appel, leva la tête, regarda autour d'elle, et ne voyant personne, prêta une oreille attentive. Sur d'être entendu de la jeune fille, le médecin reprit :

C'est moi, Jacques Hervey, qui vous appelle ; approchez-vous de la porte du jardin.

Une subite rougeur monta au front d'Adrienne, et son cœur bondit de joie à ce nom bien-aimé. Nous l'avons dit, la jeune fille était ignorante du mal et suivait, en toutes choses, les instincts de son cœur. Elle s'approcha vivement de la porte.

Prenez garde, observa Jacques Hervey, on pourrait vous voir de chez Malicorne.

Adrienne se tint à distance, et, continuant son travail de tapisserie, elle dit :

Nul ne peut nous entendre, parlez.

Chère adorée, je ne connais de vous que votre nom charmant, votre beauté merveilleuse ; votre voix divine ; prenez-moi qui vous êtes, dites-moi quels liens vous retiennent chez mon ennemi, et laissez-vous plus pauvre que les petites bergères des champs, je vous le jure, vous serez ma femme. Je n'ai qu'un désir, qu'une ambition, c'est d'être avec vous, de vous voir, de vous entendre. Puisque je ne puis aller jusqu'à vous, venez à moi ; je vous conduirai dans la maison de la plus digne des femmes, et là vous serez à l'abri de toute persécution, même de celles que vous pourriez craindre de mon amour. Vous ne m'y reverrez que le jour où je vous conduirai à l'autel. Appuyez-vous sur mon bras, ayez confiance en la parole d'un homme qui n'a pas jamais menti ! Si Malicorne vous retient chez lui malgré votre volonté, dites-moi ; j'ai des amis riches et puissants qui se join-

dront à moi pour vous venir en aide, et cette liberté, que vous devez envier et dont on vous prive, vous sera bientôt rendue.

Adrienne était toute palpitante ; peut-être que si la porte se fût ouverte subitement, entraînée par son amour, elle eût suivi le médecin et lui eût confié sans regret, joyeuse et confiante, le soin de son honneur, de sa réputation, sa vie en un mot. Mais l'obstacle qui la séparait de Jacques Hervey suffit pour que la raison triomphât de son cœur.

[à continuer]

A Vendre

Nous avons à vendre une quantité de Petits Recueils de Prières, contenant les prières et méthodes à suivre par les membres de l'association du Rosaire Perpétuel pour faire l'Heure de Garde. Prix : 2 cents l'exemplaire, ou 20 cents la douzaine—